

# COURIR L'AMOK

« Les hommes croient toujours que leur civilisation est la vraie, la définitive, celle qui ne s'arrêtera plus. Personne ne remarque que toutes les civilisations finissent par périr d'ennui parce que l'idéal humain est changeant. Nous sommes dans l'âge de la mécanique. C'est très amusant, mais ça n'intéressera pas longtemps. On s'appliquera à des sciences plus subtiles. Il faut bien que les enfants grandissent ... cette jungle verra d'autres folies .... »

Henri Fauconnier, *Malaisie*

## Préambule

Peut-on faire se rencontrer le destinal et la psychanalyse ? La psychanalyse interrogeant chaque destin particulier alors que le destinal, lui, est collectif.

Comment tout un peuple occidental d'hommes ordinaires et cultivés comme le peuple allemand a-t-il pu se laisser entraîner à la pire horreur collective exercée par l'humain sur l'humain de tous les temps ?

L'amok ne date pas d'aujourd'hui. D'acte au départ plutôt isolé, sa répétition de plus en plus fréquente dans nos sociétés interroge. Mirko Grmek<sup>1</sup> a forgé le concept d'émergence pour les maladies infectieuses et il me semble que l'on peut étendre ce concept au social. L'amok est de ce point de vue une de ces émergences et vient certainement en dire sur nous-mêmes et sur nos sociétés plus qu'on ne le pense.

## Courir l'Amok



L'homme était calme. Il contemplait le Kriss hérité de son père. Le fer damassé disait toutes les valeurs symboliques de l'objet. C'est un forgeron réputé qui avait été requis. Il s'agissait par là de signifier la noblesse de son propriétaire. Les motifs témoignaient tout autant du grand art de l'artisan.

Soudainement il empoigna l'arme, se mit à courir vers la foule et saisi d'une rage folle il taillada, coupa, perça toutes les vies qui étaient sur son passage. Rien ne pouvait l'arrêter et c'est ainsi qu'il fit mourir quatre-vingt-quatre personnes et en blessa bien plus encore jusqu'à ce que lui-même fût tué.

« On sait que l'amok, dès qu'il a vu le sang couler n'épargnera personne... On sait qu'une force

---

<sup>1</sup> Mirko Grmek, historien, épidémiologiste, forge ce concept dans son livre *Histoire du sida*, Paris, Payot 1989, et montre comment cette maladie est plus ancienne qu'on ne l'imagine et que son émergence actuelle est liée fortement à l'évolution des conditions de vie.

surnaturelle l'âme... Le désespoir, le désir de mort qui couvait au fond de son cœur. Mais plus fort que ce désir même est l'ivresse d'un combat sans merci, d'un défi à l'humanité entière. Seul contre tous et c'est lui qui attaque. Et avant de mourir il faut qu'il tue encore, que toutes ses dernières forces s'épuisent dans ce sport cruel, poignant, délicieux... »<sup>2</sup>

Promenade des Anglais, écoles, campus aux États-Unis, marathon de Boston... autant de lieux où sans signes avant-coureurs des tueurs presque ordinaires tuent en masse et se font tuer.

Celui qui court l'amok, en Malaisie est toujours un homme seul et sa course se termine généralement par sa mort. Traditionnellement il était néanmoins admis lorsque le tueur en réchappait que sa responsabilité était atténuée et que s'il en était arrivé là, c'était aussi qu'il vivait une pression sociale trop forte, et la société malaisienne veillait à atténuer cette pression.

Cette forme de suicide meurtrier, Marcel Mauss la cite dans un article sur les morts prématurées par conviction magique.

Freud a montré comment la peine de mort pouvait être incitative au crime pour certaines personnalités.



Si je me suis intéressé à l'amok, cela n'avait rien à voir avec l'actualité. C'est en parcourant le musée d'art moderne de Villeneuve d'Ascq dans sa section art brut et œuvres d'artistes par ailleurs patients psychiatriques (ci-contre : André Robillard Daumezon, LaM de Villeneuve d'Ascq) que j'étais tombé sur cette phrase que j'avais accrochée au Centre médico-psycho-pédagogique où je travaillais :

« La folie n'est pas une maladie, mais un état d'évolution, comme un état d'amok, qui peut coexister avec un bon équilibre psychique. C'est la pathologie qui intoxique les psychiatres : ils ne voient que les scories et

non le radium dans le minerai... »<sup>3</sup>

Grande question adressée aux psychiatres dont les médicaments en gommant l'anormal dans une époque donnée peuvent gommer dans le même geste des créativité des plus essentielles : c'est ce que semble nous dire Antonin Artaud si je ne me trompe.

Raisonnablement, l'on ne peut laisser courir l'amok. On aurait bien aimé arrêter Andreas Lubitz avant qu'il ne prenne la commande de l'Airbus A320 le 24 mars 2015... etc., etc.

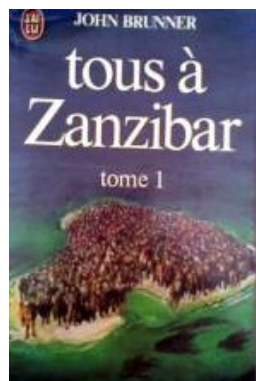
À l'heure où les tueries massives se multiplient dans nos sociétés, sans réduire le phénomène à des crises d'amok systématiques, s'intéresser à cet aspect de la question pourrait peut-être amener à penser autrement notre positionnement personnel et collectif. Ce qui est curieux dans ces tueries, c'est que c'est la jeunesse qui tue la jeunesse (Bataclan / La Belle Équipe, etc.), comme si la jeunesse devait se tuer elle-même ? Désolation et meurtre de l'avenir !

<sup>2</sup> Henri Fauconnier, *Malaisie*, édit. Stock, 1998, première parution en 1930, prix Goncourt la même année.

<sup>3</sup> *Folie de la beauté, beauté de la folie – abécédaire de l'art brut*.

Les nosologies psychiatriques et psychanalytiques pourraient contribuer à réduire les personnes au seul trait qu'elles diagnostiquent : psychotique, névrotique, pervers pour ne citer que les grandes catégories. Il y a un écart à faire et c'est cet écart que je propose avec la littérature sur l'amok.

L'on ne peut réduire le meurtrier à son crime, pas plus que le psychotique à sa folie, l'amok semblant se situer au croisement des deux catégories.



Je ne sais pas si l'on remonte le temps avec le roman de science-fiction de John Brunner écrit en 1968, tant ce roman apparaît aujourd'hui être un roman d'anticipation. La science-fiction de John Brunner à quelques nuances près représente assez justement notre monde actuel (ci-contre : image empruntée le 11/12/2016 sur <https://www.librairieplumeetfabulettes.fr/livre/1327931-tous-a-zanzibar-john-brunner-j-a--lu>).

*Tous à Zanzibar*, le titre, est la métaphore d'un monde global devenu un tout petit village planétaire. C'est un monde dominé par deux grandes entités puissantes, l'une démocratique occidentale et l'autre dictatoriale katangaise, asiatique. Chaque puissance exploitant ou tentant d'exploiter un tiers-monde situé dans le livre au Béninia.

Le monde occidental est technologique, les *imaphones* existent déjà et les décisions de tous ordres, donc politiques et économiques sont soumises à la sagacité d'un ordinateur (dont un des personnages n'est pas sans se demander ce qui se passerait s'il décidait de prendre seul la main?), scanalyseur nourri de toutes les données du monde.

Le monde katangais tient sa puissance de la maîtrise biologique et il est sur le point, avec la sophistication du clonage humain, de fabriquer le super-homme de masse reproductible à l'infini.

Ces mondes sont secoués d'attentats par des personnes que l'auteur nomme « amochers ». Les amochers occidentaux s'inspirent des idées d'une secte se revendiquant comme « vraie catholique », catholicisme qui apparaît comme dévoyé.

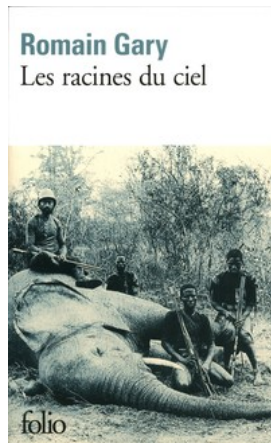
Chez les Katangais il n'y a pas d'amochers, mais surgit à un moment du récit un étudiant brillant, normalement intégré, amok.

Au début, un vrai catholique tente d'amocher Scanalyseur qui apparaît être l'assise de la gouvernance occidentale. Ce monde menacé de l'intérieur l'est également de l'extérieur en raison de l'immense potentiel des découvertes katangaises sur les tissus vivants, notamment humains. Pour contrer cette menace, un citoyen ordinaire mais connaissant la langue katangaise est « empifré », c'est-à-dire humainement augmenté par entraînement, chimie et technologie afin d'espionner et de capter les techniques de domination biologiques. Cet « empifrage » et le traumatisme de la mission finissent par faire de lui un amok potentiel et le héros finit contrôlé par une sorte de surveillant psychiatrique costaud qui le neuroleptise au moindre signe prémonitoire de crise. Dans le livre les amochers n'ont pas la place centrale, mais il transparait que leur émergence est liée à la suppression rationnelle dans le monde de Scanalyseur. L'amok Katangais

apparaît lié à la suppression engendrée par le programme dictatorial.

Bien que différente dans les deux mondes, c'est la programmation qui les domine.

Amocheurs et amok apparaissent comme des révoltes individuelles et isolées contre des servitudes banales et majoritairement approuvées car pensées comme normales et allant de soi.



Avec Romain Gary le héros Morel, qui apparaît plutôt sympathique et doux rêveur, est considéré durant quasi tout le roman comme pouvant devenir ou étant amok. Ce livre, prix Goncourt en 1956, est présenté comme le premier grand roman écologique. On ne peut le réduire à cela tant il dit l'essentiel de la nature humaine.

Cela se passe dans l'Afrique de l'Ouest. Morel fait circuler une pétition dans le but de sauver les éléphants. Il finira par être identifié aux éléphants et plus particulièrement au vieux mâle solitaire qui, coupé / rejeté de sa harde, devient furieux, fonce droit devant lui et détruit tout sur son passage : vies, cultures, habitats.

Le livre le montre, à travers les éléphants qui seront décimés à la fin du volume c'est de l'humanité qu'il est question, de sa lourdeur et de son essentialité, humanité dont la marche forcée vers le progrès et l'exploitation apparaît aller droit dans le mur.

« Mais allez donc expliquer à ces jeunes étriqués, qu'il fallait non seulement aller vers l'avant, mais encore s'encombrer des éléphants – s'attacher au pied un boulet de ce poids. Ils vous prendraient pour un fou – ce que vous êtes du reste. Ils hausseraient les épaules et vous traiteraient d'idéaliste, notion encore plus démodée, arriérée, dépassée, périmée et anachronique que les éléphants. Ils ne comprendraient pas. Peut-être parce qu'ils n'avaient pas connu les camps de travail forcé, cette apothéose de l'utilitarisme et du rendement intégral dans la marche en avant. »

*In fine*, la dignité de l'éléphant, c'est la dignité de l'homme. C'est au camp que Morel a fait l'expérience de la dignité, quand le leader des détenus s'en est pris à ses codétenus qui renonçaient. Il leur a imposé une dame, la Dame imaginaire, fantasmée, délirée mais qui méritait respect, que pour elle on se tienne, on se lave, on fasse son lit, et c'est ainsi que ce baraquement était devenu un peu plus vivant que les baraquements voisins, ce qui n'avait pas été sans intriguer les gardes-chiourmes qui ont voulu à force de tortures éliminer la conviction de l'existence de la dame. Rien n'y a fait, la dame est revenue de geôle « au bras » du leader torturé : victoire de la dignité sur la barbarie !

Morel est donc désigné comme amok par l'ordre établi, ordre colonial et occidental qui exerce une suprématie de pensée et de pouvoir sur les indigènes. Il faut tuer l'amok qu'est Morel, l'éléphant solitaire qui risque de détruire les frontières entre coloniaux et indigènes, qui remet en cause les catégories de domination, ce qui amène cette réflexion ironique qu'un vieux sage adresse au chasseur d'éléphants : « Il faudrait absolument trouver un jour un truc qui vous permettrait de distinguer les hommes des autres, [...] établir un critère qui vous autoriserait à dire que ça c'est un homme et ça ce n'en est pas un malgré les apparences, quelque chose comme des

tables de logarithme spéciales qui vous fourniraient immédiatement le moyen de vous y retrouver, ou peut-être de nouvelles lois de Nuremberg »

Et en effet la question de la résurgence des lois de Nuremberg nous traverse, traverse Morel qui dans un moment de désespoir a cette pensée :

« les nazis avaient probablement dit la vérité sur nous, avec beaucoup de franchise [...] il faut pas oublier, c'est peut être eux la vérité [...] le reste de beaux mensonges. »

Si, tout au long du livre, Morel est désigné comme amok, le roman se termine par un retournement radical dans un immense génocide d'éléphants, métaphore des ethnocides à venir, perpétré par le chasseur, figure emblématique du défenseur d'un ordre établi oppressant, devenu amok.

Ce retournement qui situe l'amok du côté d'un ordre social sûr de son bon droit permet aussi à Romain Gary de glisser une note d'espoir sur la nature humaine en disant de Morel : « c'était, dit-il un espérado. Une nouvelle espèce d'homme surgie du fond de l'ignominie ». Car en effet, si le roman est situé en Afrique de l'Ouest, en arrière-fond l'Allemagne nazie génocidaire hante le récit comme elle doit hanter l'Occident des certitudes identitaires, et c'est une Allemande prostituée qui le dit lors du procès : « Il était temps, après Auschwitz, qu'ils puissent manifester eux aussi leur amour de la nature, se porter à leur tour au secours de la marge humaine, assurer la défense de cette marge que le progrès doit rendre de plus en plus large et qui doit nous contenir tous, par-delà les races, les nations, les idéologies. »



Ce voyage temporel et littéraire se termine par *Amok*, de Stefan Zweig (ci-contre : Stefan Zweig, *Amok*, Livraria Civilização, 1942. Cover by Júlio Amorim).

Zweig est un admirateur de Freud, de cette pensée philosophique qui a eu le courage d'avancer par-delà les illusions jusqu'au néant suprême.

*Amok* est l'histoire d'un médecin occidental installé dans une contrée lointaine de la Malaisie colonisée par les Anglais. La femme d'un officier anglais lui demande son aide pour sauver son honneur et garder le secret de son amour doublement transgressif pour un soldat Malais. Ce médecin consentirait si elle voulait bien céder à ses avances.

Cette femme montre son mépris à ce médecin, renonce à sa demande et a recours à une avorteuse traditionnelle. C'est en urgence que le médecin retrouve la femme au seuil de la mort chez l'avorteuse. Il lui donne alors sa parole de sauver son honneur coûte que coûte. La culpabilité du médecin est grande, son indignité à la hauteur de la dignité de la femme. Il finira par se tuer avec le cadavre de la femme en rendant impossible l'expertise souhaitée par le mari qui aurait dévoilé la vérité de cette femme, laquelle avait transgressé à la fois les lois du mariage et les frontières coloniales. Dans ce récit, la femme assume avec dignité son amour pour son amant Malais et dans le même temps le médecin de par sa proposition abjecte tente de réduire l'amour de cette femme à un acte de prostitution. À travers sa proposition, il bafoue son humanité et les règles

d'honneur de sa profession. Son amok est à la fois une prise de conscience, une tentative de réparation de son indignité et un suicide par culpabilité.

De 1926 à 1968, avec nos trois auteurs, Zweig, Gary, Brunner, il apparaît que l'amok interroge la dignité à la fois intime et collective des humains, intriquant les failles du je et du nous dans des sociétés données.

Du très intimiste roman de Stephan Zweig à la question de l'inhumanité essentielle de l'humain explorée par Romain Gary, pour aboutir à la défiguration que John Brunner introduit en substituant le terme d'amocheur<sup>4</sup> à celui d'amok, il apparaît nécessaire d'explorer les ressorts de son émergence aujourd'hui dans nos sociétés. Pour avancer sur cette question, il me semble intéressant de confronter deux articles très hétérogènes l'un à l'autre tant dans la date de leur rédaction que dans leur contexte : celui de Marcel Mauss, « Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité »<sup>5</sup> et celui de Götz Eisenberg, traduit par Bernard Humbrecht et mis en ligne le 25 Juillet 2016 : « D'Orlando à Munich : Amok ou terrorisme ? »<sup>6</sup>



Ces deux articles ont en commun de s'intéresser à la question de ce qui peut pousser brutalement à la mort certains individus. Si, dans l'article de Mauss, la question n'est pas centrale, elle est tout de même évoquée, car conduisant également à la mort.

En revanche Henri Fauconnier, dans la dernière partie du roman *Malaisie* (ci-contre :

<https://www.flickr.com/photos/aorloff/albums/72157626717386300/with/5718832216/>, consulté le 11/01/2016), décrit comment un Malais « latha », c'est à dire psychologiquement sensible et fragile, évolue vers l'amok. Cet homme, éprouvant un sentiment d'humiliation intime à la suite d'une maladresse du Rajah qu'il attribue à une

intrusion du Tuan (le maître colon dont il dépend) et interprétant les signes de manière persécutrice, se met à ce moment-là en état d'amok. C'est par ailleurs un homme *enchanté*, envahi par l'esprit de son frère mort de convulsions. S'il devient amok, c'est aussi du fait que le frère mort a pris le dessus, est venu le hanter.

Ce qui interroge Mauss, c'est l'enchantement. Comment les croyances magiques du groupe associées à des transgressions dans les sociétés primitives pouvaient à la fois être plus fortes que la médecine scientifique et entraîner la conviction de châtiments mortifères qui se réalisaient avec le surgissement brutal de maladies rapidement mortelles chez des personnes jusque-là en pleine santé. C'est cette intrication du somatique, du psychique et du social qu'il nomme « fait social total ». Les personnes mouraient sous influence, convaincues de leur devoir mourir.

---

<sup>4</sup> Amocher : rendre laid (1878), défigurer, détériorer (1867) ; « le mot viendrait selon Wartburg du francique *mokka* "masse informe" d'après l'allemand *Mocke* » (A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Nathan, 2011, s.v.)

<sup>5</sup> Marcel Mauss, «Effets physiques chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité (Australie, Nouvelle-Zélande)», article originalement publié dans *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 1926.

<sup>6</sup> <http://www.palim-psao.fr/2016/09/d-orlando-a-munich-amok-ou-terrorisme-par-gotz-eisenberg.html>.

C'est précisément ce qu'évoque Götz Eisenberg en parlant de la turbo-radicalisation de Mohamed B. « Il n'a pas tué parce qu'il s'est rallié au Jihad, il s'est rallié au Jihad parce qu'il voulait tuer (et mourir)<sup>7</sup>, parce qu'il ne pouvait plus se supporter dans sa peau ». La causalité apparaît inverse de celle qu'admettent les autorités. Et si dans l'article de Mauss ce sont les influences des esprits, des sorciers et des sortilèges sur des personnalités meurtries qui entraînent cette précipitation vers la mort, pour Eisenberg les voix islamiques amplifiées par les voix ultra-informatives de la médiasphère tombée sous la dictature du marché de l'audience sont les détonateurs d'une bombe dormante déjà en place !

Le poète Patrick Bouvet<sup>8</sup>, par un saisissant raccourci, confirme Eisenberg :

Très rapidement  
des images  
lourdement armées  
ont atteint plusieurs employés  
abandonnés

des stocks d'images  
des explosifs

[...]

Les carnages se sont multipliés  
dans les bureaux  
« Nous sommes obligés »  
a déclaré un employé

Les images se sont multipliées

très rapidement  
un carnage dans le cerveau<sup>9</sup>

Eisenberg multiplie les exemples de suicides élargis (suicides qui entraînent la mort d'autrui) ou suicides *by cop* (suicides par police interposée) où il apparaît que le terroriste est essentiellement un amok qui s'est construit dans un tissu de failles alimentant à la fois la peur et la haine. Le déchaînement de la haine dans le passage à l'acte installe pour un court instant le criminel de l'autre côté de la peur, de l'autre côté de la terreur. Pour lui, nombre de terroristes sont des cas d'amok qui, se servant du codage du temps en s'écriant en mauvais arabe « Dieu est grand », s'assurent à la fois une légitimité et une immense renommée médiatique. Il affirme qu'en réduisant ces actes à des actes terroristes, « les sociétés touchées sont débarrassées des questions gênantes qui concernent tout cela et touchent aux relations sociales. « Il va falloir se confronter avec la possibilité qu'un homme en insécurité personnelle et souffrant d'un sentiment de

---

<sup>7</sup> C'est moi qui ajoute.

<sup>8</sup> Patrick Bouvet est né en 1962, a vu beaucoup d'images, Auschwitz, Hiroshima, Apollo XI, des publicités pour les lessives, des avions furtifs dans le Golfe, les derniers Jeux Olympiques du millénaire... PB regard les images, écoute les commentaires, PB joue son rôle d'Occidental, PB est assis.

<sup>9</sup> Patrick Bouvet, « Attraction I », *Poétri : 40 voix de poésie contemporaine*, présentées par Franck Smith & Christophe Fauchon, Littératures autrement, mai 2001.

culpabilité [...] veuille se libérer par la violence », dit-il. Pour lui, « la normalité de nos conditions de vie engendre des monstres. Le coureur d'amok personnifie la face sombre du quotidien, son effroi caché », pendant que du côté des dominants, « on se sert de tels actes pour militariser davantage la sécurité intérieure ». « Cet ennemi est instrumentalisé pour construire un grand nous dépassant les clivages de classe et partisans. Le problème, c'est que ce nous est factice », ajoute-t-il.

Lorsque Richard D tue tout un conseil municipal, Bernard Stiegler<sup>10</sup> dit qu'il s'agissait pour cet homme d'assassiner un « nous » faute d'avoir le sentiment d'exister. Richard D, dont le journal intime parle d'un immense néant quand il se regardait dans une glace, pensait que faire du mal pour une fois lui donnerait le sentiment d'exister.

L'on peut s'interroger. S'agit-il vraiment d'assassiner un nous ou n'est-ce pas simplement que ce nous n'est déjà plus là ? La cacophonie techno-politico-médiatique dans laquelle nous baignons ne faisant que voiler la béance néantisée du nous identitaire, que l'on tente en vain de circonscrire dans des murs de plus en plus nombreux, auxquels s'accrochent nos sociétés ? Pour Richard D, ce « nous » est constitué de rien, d'une altérité ne renvoyant aucune image, dit Bernard Stiegler, la cacophonie symbolique ne faisant pas écran au réel pour cet homme-là. Dans l'après-coup, sur le socle des cadavres s'érige un immense « nous » indigné. Ce nous qu'Eisenberg désigne comme factice, Bernard Stiegler affirme que c'est un « on » qui s'est substitué au « nous ». Il montre comment la synchronisation mondialisée des consciences dans l'événement (que ce soit une coupe du monde ou les Twin Towers repassées en boucle, etc.) d'un présent hypertrophié massifie les consciences, produisant essentiellement un « on » de consommateurs repus aux désirs mimétiques de moins en moins différenciés, dilués dans la pacotille aveuglante de marchandises addictives. Aussi pour Bernard Stiegler la conscience, les consciences sont devenues produits de marché aussi vulgaires que n'importe quel autre produit.

Il appuie son argument sur l'hypothèse d'une mémoire humaine particulière.

L'espèce humaine comporterait trois mémoires : génétique (germen), somatique (neurologique), deux mémoires communes à tout le monde animal, et une troisième plus spécifique (épiphylogénétique) qui tient au fait que l'humain est un animal prothétique (il a besoin d'outils, de la technique). Stiegler appuie cette thèse sur les travaux d'André Leroi-Gourhan montrant que sans l'outil l'humain préhistorique n'aurait pas survécu et que ce savoir de l'outil, la technique, est cumulatif (il n'est pas nécessaire que chaque humain réinvente la roue pour en faire usage par exemple). Cette mémoire travaille l'humain au point de pouvoir dans notre ère hyper-technique en transformer la nature, de le « machiner » à l'extrême – son moteur pouvant être le marché par exemple.

Bernard Stiegler et Eisenberg tout aussi bien, en lecteurs de Heidegger, sont attentifs aux effets de la technique, cette prothétique humaine qui n'est pas la science ! Il est d'ailleurs dommage que Jacques Lacan ait annexé la technique au discours de la science. La science, du moins la science fondamentale ne s'emballe pas, elle procède par sauts et peut retourner le monde (la terre centre du monde est devenue satellite du soleil par un tel saut), alors que la technique envahit de manière expansive, diabolique, l'homme fasciné usurpant la place des dieux, absorbant dans son

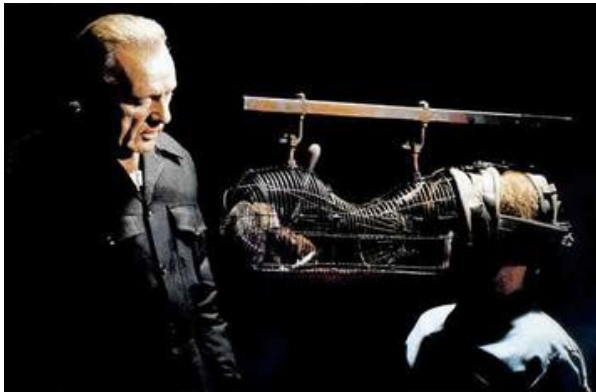
---

<sup>10</sup> Bernard Stiegler, *Aimer, nous aimer*, Galilée, mai 2008.



expansion la différenciation des « je » et des « nous » dans l'informe du « on », l'amocheur ne faisant que souligner cette vérité en tentant d'ériger un « je suis » dans son acte désespéré. Amok terrorisé-terrorisant, ennemi intérieur-extérieur caractéristique des totalitarismes si bien déconstruits par Georges Orwell dans *1984*<sup>11</sup>.

Car si l'amok est un être déjà terrorisé, la terreur peut être expansive au point que tout un groupe, tout un peuple, pourtant hautement cultivé comme l'était l'Allemagne des années trente, deviennent terrorisants. Inimaginable et si proche de nous, de chaque moi sans le savoir !



C'est ce que montre Claude Lefort<sup>12</sup> en analysant, dans *1984* (ci-contre : image tirée du film *1984*, réalisé par Michael Radford), le moment de bascule du résistant Winston face au maître de la dictature O'Brien. Dans l'intime de chaque humain réside l'objet de sa terreur et c'est de ce savoir qu'use O'Brien. O'Brien pénètre par « la porte secrète du phantasme, celle qui, oserait-on dire, est au plus profond de soi, pour chacun, ou comme derrière soi. Ils entrent par derrière », dit Claude Lefort. Par un artifice technique qui

justement le protège du réel de la chose, O'Brien confronte Winston à sa terreur la plus intime (être dévoré) et pour échapper à cette terreur Winston sacrifie, livre son amoureuse-complice, c'est-à-dire détruit le « nous » qu'il constituait avec Julia. Pour échapper à la terreur, Winston interpose un autre corps, dit Claude Lefort. Ce corps interposé est, pour Winston, le corps qui lui est le plus cher, celui de son amoureuse, mais ce pourrait tout aussi bien être tout un groupe, tout un corps social.

Claude Lefort ne s'arrête pas au montage technique qui permet cette entrée dans l'intime du phantasme, il ne semble pas faire le lien. Or aujourd'hui les techniques extrêmement sophistiquées pénètrent, avec notre complicité très active, l'intime des foyers avec comme utopie la transparence totale. À la grille qui sépare du réel de l'horreur dans *1984* se sont substitués aujourd'hui les écrans grillés des idéologies contemporaines. Écrans qui deviennent de plus en plus prothétiques (cf. les *google glass*) et qui ne devraient pas tarder à « augmenter » l'humain lui-même si l'on suit les apprentis-sorciers transhumanistes.

---

<sup>11</sup> Première parution 1949.

<sup>12</sup> Claude Lefort, *Écrire à l'épreuve du politique*, Calmann-Lévy, 1992, p. 32-33.